

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 AOUT 1890

SOMMAIRE

TEXTE : D'où vient le français.—Le mariage aux Etats-Unis, par Louis de Saintes.—L'Album, par Rodolphe Brunet.—Desinit in piscem, par Pierre Georges Roy.—Notes historiques.—Poésie : Boire à l'ombre, par Emile Augier.—La voisine : conte morale, par M. Milisicf.—Mode, par Marjolaine.—Choses et autres.—Poésie : Sommeil, par Frid Olim.—Voyages : Chronique, par Ange Ailo.—Le Portrait, par Irène du Taillis.—La cuisine autour du pôle.—Primes du mois de juillet.—Feuilleton : le Régiment.—Nos gravures.

GRAVURES : Portraits : Sir Richard Wallace ; L'archiduc Salvator ; L'archiduchesse Valérie ; La reine Marie-Henriette ; Le roi Léopold II.—La misère cachée à Paris : Suicide d'une famille de huit personnes.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

D'OU VIENT LE FRANÇAIS

C'est une opinion généralement admise que le français dérive du latin et n'est, en quelque sorte, ainsi que le provençal, l'espagnol et l'italien, qu'une conception ou, si l'on veut, qu'une évolution de cette langue. Un philologue très érudit, M. J. Espagnolle, protesté, dans le *Magasin Pittoresque*, contre cette opinion dans un ouvrage récemment publié, et il donne à l'appui de son sentiment des raisons qui ne sont pas sans valeur. Il n'admet pas, avec quelques savants, que la race celtique ou gauloise, si nombreuse, si répandue, si vivante, ait, lors de l'invasion romaine, perdu sa langue en perdant son indépendance. Certainement la Gaule, après la conquête, se précipita dans la civilisation romaine avec une ardeur excessive. Les lettres, les arts et les plaisirs de Rome la conquièrent avec plus de facilité que n'avaient fait ses armes. Elle se couvrit d'écoles et de théâtres ; elle eut ses rhéteurs, ses poètes, ses artistes latins ; mais cet envahissement de la culture romaine n'atteignit pas les couches profondes de la nation. Il s'arrêta sur les sommets. L'élite seule devint romaine, mais le peuple eut à peine conscience du mouvement vertigineux qui jetait la tête de la nation dans la latinité. Comme le sang, l'idiome resta gaulois. Il serait inouï qu'un peuple ait désappris sa langue pour en apprendre une autre.

M. Espagnolle ne nie pas qu'il n'y ait eu du latin dans le français, ce serait aller contre l'évidence, mais il prétend que les deux tiers au moins de notre langue se refusent à descendre du latin et que le fond est plus gaulois que latin. Il est incontestable, dit-il, que la race gauloise n'a pas subi impunément, pendant cinq siècles, la domination et l'influence de Rome. Sa langue en fut sensiblement troublée ; le latin l'envahit, la modifia, y prit pied. Cette invasion de la latinité

éclate et résonne encore dans le français. Mais il est non moins incontestable que si Rome a conquis, soumis et gouverné la Gaule pendant des siècles, si elle l'a marquée en quelque sorte, de sa serre impériale, elle n'a pas absorbé la race gauloise. Elle a pu altérer son originalité, la sincérité de son génie et de son idiome, elle n'a détruit ni l'un ni l'autre. Le peuple gaulois continua à se perpétuer dans son domaine, à vivre de sa vie et à parler sa langue ; il a résisté à l'influence romaine comme à l'assaut barbare. Ni Rome, ni la Germanie n'ont réussi à l'exproprier de lui-même, de son sol, de sa nationalité, de sa langue. Le Gaulois se survit dans le Français. Il lui a légué, en même temps que sa patrie, ses qualités et ses défauts, son génie en un mot, la plus haute expression de toutes ces grandes choses, le meilleur de sa langue.

Qu'était-ce que le gaulois d'avant la conquête, le gaulois que parlait la Gaule avant l'arrivée de César ? Ce qui en est resté est insignifiant : quelques noms de divinités, d'hommes et de lieux, et c'est tout. Il est vrai qu'il se parle encore deux dialectes celtiques, l'armoricain en Bretagne et le gallois dans le pays de Galles. Mais vieux de vingt siècles, modifiés par l'usage et par les circonstances, qui peut dire jusqu'à quel point ils sont les représentants authentiques et sincères de la vieille langue ? C'étaient d'ailleurs deux dialectes excentriques, isolés et comme perdus, et ne se rattachant à la langue commune que par les liens à peine sensibles d'une parenté lointaine. Les Gaulois du centre devaient mal entendre ces Gaulois extrêmes ou étrangers, si même ils les entendaient. Il existait évidemment une langue commune à toute la race, mais divisée, morcelée, émietlée comme la race elle-même. Autant de cités, autant de grands dialectes. Chaque localité avait son parler particulier, reproduisant les traits essentiels du dialecte commun. Il en est à peu près de même encore aujourd'hui en France : d'une province à l'autre on ne s'entend plus, ou on s'entend mal. Ces innombrables dialectes épars dans l'ancienne Gaule, que sont-ils devenus ? Ils se sont survécus dans les mille patois de la France moderne et dans le français, "ce dialecte arrivé" qui tient de tous les autres. Or, dans cette partie non latine de notre langue, dans cette partie gauloise, un fait frappe d'abord : c'est la surprenante quantité de mots grecs qu'on y rencontre. Nos patois et notre vieille langue sonnent, pour ainsi dire grec. Les mots grecs y foisonnent, si bien qu'on peut dire que notre langue est incontestablement aussi grecque que latine. M. Espagnolle explique le fait par l'action considérable exercée de longue date par le génie de la Grèce sur l'Occident méditerranéen ; ce n'est pas la latinité, dit-il, qui a fait l'unité des idiomes méditerranéens, c'est la grécité. Ils ont incontestablement un fond commun, et ce fond commun n'est pas latin, mais grec. Telle n'est pas, on le sait, l'opinion de M. Littré, qui donne au français une origine presque exclusivement latine ; mais la thèse de M. Espagnolle, appuyée sur de nombreux documents philologiques, n'en est pas moins intéressante, car elle soulève non seulement une question d'étymologie mais une question de race et de nationalité.

LE MARIAGE AUX ETATS-UNIS.

On n'en finirait pas s'il fallait faire la description de tous les genres de mariage aux Etats-Unis. Il faudrait parler du mariage à l'électricité et à la vapeur, à cheval sur la voie publique, en chemin de fer, en tramway, en bateau, en vélocipède, en ballon, à la nage, etc. On se marie un peu partout, et chacun suivant son goût.

Beaucoup, il est vrai, en adoptant une façon de plutôt qu'une autre, ne cèdent pas précisément à un caprice, mais plutôt à une nécessité.

Ainsi, un couple de jeunes tourtereaux, devant le refus du papa mal apprivoisé, au plus doux de leurs désirs, vient de s'envoler du toit paternel.

Ils sont déjà loin ; ils se croient en sûreté. Mais voilà qu'à l'angle d'une rue, surgit tout à coup le père menaçant, au regard chargé d'éclairs.

Que faire ?

Un omnibus passe... par bonheur. Ils s'y précipitent.

—Un ministre ! un ministre ! s'écrie le jeune homme d'une voix haletante et désespérée.

—Présent, répond un honnête voyageur, dont la physionomie sérieuse et l'habit sévère révèlent de suite la profession.

—Mariez nous, mariez-nous vite, s'écrie le jeune homme, en se rapprochant de son sauveur, et en entraînant par le bras sa compagne toute intimidée.

Le papa, après une course insensée, réussit à atteindre l'omnibus et y monte juste assez tôt pour entendre les dernières paroles qui tombent de la bouche du ministre.

Trop tard !

Que reste-t-il à faire ?

Se ronger les poings de fureur, déshériter sa fille... jusqu'à ce que vienne un petit chérubin aux joues roses, qui fera oublier au grand papa ses méchantes colères, et sera ainsi l'ange de la réconciliation.

Je m'étonne qu'il ne soit encore venu à personne l'idée de se marier au sommet des Montagnes-Rocheuses, sur quelque pic inaccessible... un Mont-Blanc américain. Il faudrait, sans doute, de grands efforts, pour s'élever jusque là. Les pentes sont rapides, et, dans ces escalades, la robe de la mariée courrait le risque de perdre sa blancheur virginale. Mais aussi comme toutes les péripéties de l'ascension, la menace constante d'une chute où du gouffre béant qui s'entr'ouvre sous les pieds, comme tant d'émotions diverses feraient ressortir encore le ton de sa belle physionomie ! Et puis, quel bonheur de se voir là haut, sur ce pic, le pied dans les nuages, au dessus des vulgaires préoccupations du monde, et le front baigné d'azur, tout près du ciel ? Que cette mise en scène serait grandiose et bien appropriée au caractère solennel du grand événement de la vie : le mariage !

Mais la science infatigable, qui ne travaille que pour le bonheur de l'humanité nous facilitera bientôt l'escalade des nuages et donnera naissance à un nouveau genre de mariage : le mariage en ballon.

Que dis-je ? il existe déjà. Les journaux nous l'annoncent :

Un mariage romanesque a été célébré à Providence, où se tient actuellement une exposition locale.

L'aéronaute, James Allen, a fait une ascension ; mais avant le départ du ballon, M. et Mme Davis ont été mariés dans la nacelle, en présence d'une foule énorme de spectateurs. La cérémonie était à peine terminée que le ballon s'élevait et les nouveaux mariés allaient faire leur voyage de noces en l'air.

Le ballon est allé atterrir au milieu d'un marais, près de North Easton (Mass.), et la descente a été des plus périlleuses. L'aéronaute et les nouveaux mariés ont été entraînés sur une distance de plus de deux milles à travers le marais et ils ont été obligés de s'accrocher aux cordages, car la nacelle s'était remplie d'eau. Finalement, le ballon a été poussé par le vent jusqu'à la terre ferme, et l'aéronaute et ses hôtes ont pu enfin opérer leur descente sans danger.

Je ne sais quel journal américain prétendait dernièrement que le vélocipède était destiné à devenir dans un avenir prochain l'instrument favori de l'enlèvement. Il doit être dans l'erreur. Le ballon, par nature, est l'instrument prédestiné. Comme tous les autres véhicules, locomotives, voitures, etc., le vélocipède ne quitte pas le sol. Le ballon, lui, s'enlève dans les airs en enlevant les voyageurs. Il n'a donc pas de rival pour l'enlèvement. C'est logique.

Un bon papa fume tranquillement son cigare après dîner, la tête renversée dans son fauteuil et les pieds sur la table ; pendant que sa fille joue dans le jardin.

La jeune miss a manifesté, dans ces derniers temps, quelques vellétés de mariage avec certain jeune homme qui a le tort de ne pas convenir au digne papa. L'oncle Sam est donc heureux d'avoir sa fille sous ses yeux. Il n'y a rien à craindre pour le moment. Le jardin est assez grand, c'est vrai, mais il est entouré d'un haut mur qui défie toute escalade.

Le malheureux père ne pense pas au ballon, et voilà que tout à coup, comme un aigle qui fond sur sa proie, une machine aérienne arrive à terre, s'empare de la jeune fille et l'enlève en un clin d'œil. Aller chercher un ballon, le gonfler et se mettre à la poursuite des fugitifs à travers les nuages, il n'y